

DIALOGUE D'UN **CHIEN** AVEC SON **MAÎTRE** SUR LA NÉCESSITÉ DE MORDRE SES AMIS

Texte de Jean-Marie Piemme
Mis en scène par Sébastien Bournac
Avec Régis Goudot, Ismaël Ruggiero et Sébastien Gisbert




TABULA RASA

REVUE DE PRESSE



Janvier 2017

Intramuros

Sarah Authesserre

CHIENNES DE VIE

« Dialogues d'un chien... » Sébastien Bournac reprend au Théâtre Sorano sa mise en scène de la pièce de Jean-Marie Piemme.

Les arts regorgent de figures animales, projections chimériques de nos vicissitudes humaines. La littérature à ce titre n'est pas en reste et fait souvent appel à nos amis les bêtes pour dépeindre le vil monde des hommes. Aux côtés de "Croc Blanc" ou de "L'Appel de la forêt", de Jack London, le "Chien blanc" de Romain Gary se fait le miroir grossissant de la lutte raciale de l'Amérique des 70's. Dans "Mon chien stupide", de John Fante, le toutou obsédé sexuel est un prétexte littéraire subversif à même de faire voler en éclats les faux-semblants d'une famille et venger la vie de son frustré de propriétaire. Le théâtre aussi fait entendre la voix de son maître : au rayon des histoires canines où l'homme est bien souvent le meilleur ami du chien, vient se ranger "Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis", texte de Jean-Marie Piemme que Sébastien Bournac avait créé la saison dernière dans ce théâtre Sorano qu'il n'avait pas encore fait sien. Cette pièce même qui provoqua chez le nouveau directeur la commande d'écriture au dramaturge belge de "J'espère qu'on se souviendra de moi" — opus présenté en ce début de saison et nettement moins mordant s'il en est que ce "Chien". Ici, le canidé ressemble à Anubis mais se prénomme Prince, il parle et boit du café, parfois des bières. Déboulant un jour, comme tout bon cabot faisant les bonnes histoires, dans la vie de Roger, il vient froter sa présence bruyante, insolente et vivante à la solitude et la dépression de ce portier d'un hôtel de luxe, reclus dans sa caravane, aux abords d'une bretelle d'autoroute. Ces deux chiens galeux abandonnés par la société feront un bout de chemin ensemble, à l'issue duquel Roger retrouvera

sa fillette et sa dignité et sortira la tête de l'eau. Interprétant ces deux grandes gueules, deux comédiens à l'abattage indéniable : Régis Goudot dans le rôle du bougon, barbu et voué Roger, et le tout-fou et longiligne Ismaël Ruggiero dans la peau de l'impertinent chien philosophe. Ils viennent servir une joute verbale rythmée, fouettée par les percussions enragées de Sébastien Gisbert qui sait tirer de ses bassines de zinc ou du décor métallique une transe tribale, enivrante, jubilatoire. Une mise en scène rock'n'roll, une forme dramaturgique classique avec séquences dialoguées et apartés au public, une scénographie hétéroclite où se disputent la chaleur lumineuse d'un lustre baroque et la froideur d'un néon contemporain : l'ensemble, il est vrai, est joyeusement foutraque mais tourné vers un théâtre populaire qui entend désacraliser le pouvoir et les institutions — comme en son temps "Les Oiseaux" d'Aristophane. Si la satire politique tombe dans les écueils, les généralités et les caricatures convenues et ressassées, c'est grâce à la fable philosophique mettant en scène un homme « animalisé » et un chien humain dont la rencontre improbable provoquera une renaissance, que la pièce donne son os à ronger et atteint son but : celui de nous interpeller dans notre altérité, comme le faisait "L'Apprenti" ou "Dreamers", inventant cette terre utopique, vivante, de tous les possibles, cette communauté d'hommes, que seul le théâtre permet. Où ailleurs qu'au théâtre peut-on entendre un chien chanter "I wanna be your dog" des Stooges ? Où ailleurs qu'au théâtre peut-on prendre sa revanche sur le réel et renverser les mécanismes de nos sociétés déshumanisées ? Où ailleurs qu'au théâtre est-il nécessaire de mordre ses amis ? En dehors des planches aussi parfois... mais gare à ne pas trop enfoncer les crocs, au risque de se voir réserver un chien de sa chienne...

3 janvier 2017

LA DÉPÊCHE DU MIDI

Nicole Clodi

DU MORDANT POUR COMMENCER L'ANNÉE...

Rien de tel pour commencer l'année qu'une pièce qui a du mordant... Parfaitement raccord avec son titre, « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis », créée au Sorano en novembre 2015 sur un texte de Jean-Marie Piemme et une mise de Sébastien Bournac, est reprise cette semaine, de ce jeudi 5 au samedi 8 au Sorano, en lever de rideau 2017.

Dialogues truffés d'insolence, mais aussi de frustration, colère, roublardise, renoncement, rage, insoutenable poids des choses qui peut aussi se transformer en légèreté : c'est assaisonné, servi brûlant et il y a en a pour tous les goûts.

L'histoire ? Dans une caravane, dans un no man's land de bord d'autoroute préfiguré par un décor de broc et de ferraille, avec le mot « Home » sur plombant le tout, vit Roger, portier dans un hôtel de luxe, revenu de tout et surtout de lui-même. Et triste parce qu'il a perdu la garde de sa petite fille. Face à lui, ou plutôt tournant autour de lui comme un autour d'un bel os à ronger, un chien. Malin, roublard qui parle [on est au théâtre] et qui pour l'apprivoiser va le prendre par

la bande, en l'incitant à récupérer sa petite-fille. Le combat est âpre et amer. La joute oratoire tendue. Au fond, chacun veut apprivoiser l'autre mais l'homme ne le reconnaît pas, il ne veut pas d'ami. Il n'est plus tout à fait homme, il a quitté la meute des humains. Le chien, lui, est l'homme des deux : il a de la suite dans les idées, ne lâche pas le morceau...

Deux caractères, deux attitudes deux oppositions, servis par deux comédiens, au jeu différent, adapté à son personnage. Régis Goudot, le portier, incarne la colère, l'aigreur, le renoncement. Son geste sait se faire violent, sa voix, aux intonations pourtant douces, carnassière. Les adresses au public sont nombreuses comme dévoilant de face son côté obscur. Ismaël Ruggiero est le chien, vif, roublard, lucide, souple, le regard aussi malin que la répartie, poussé par la porte, revenant par la fenêtre... Troisième personnage de la pièce, le percussionniste Sébastien Gisbert, époustoufflant de virtuosité et de précision et dont la musique, plus encore qu'un gong, marque chaque round de ce match ou il n'aura pas de vaincu. Frappant et mordant.



11 janvier 2017

OLÉ

DIALOGUE D'UN CHIEN AVEC SON MAÎTRE... À SORTIE OUEST

À l'écart de tout, une bordure d'autoroute Le portier d'un hôtel de luxe vit là. Il a sa caravane, ses habitudes, ses illusions. Le temps, comme les voitures, passe, tout l'ignore. Un chien traverse la bretelle, provoque un carambolage parce qu'il adore ça, et rejoint l'homme, sain et sauf. Tout est possible dans le monde de Jean-Marie Piemme L'auteur belge confronte ces deux bestiaux, les livre à un concours d'éloquences et d'idioties Tous deux s'apprivoisent, débattent du rôle de l'homme dans le monde qu'il a bâti et où il se traite le plus souvent comme un chien. Lui, cherche sa gamine que l'administration lui a enlevée. C'est le clebs qui l'aidera à la retrouver. Des per-

cussions raffinées, jouées en live, nous entraînent dans un délire qui ne manque pas de sens. Et rire en pensant, ça fait du bien !

Né en 1944, J.M. Piemme est docteur en philologie romane à l'Université de Liège Il enquête sur la place de l'individu dans le cynisme contemporain. Farce sociale, fable clownesque, «Dialogue d'un chien avec son maître...» dresse les portraits délectables d'êtres déclassés, laissés sur le bord de la route. « Le théâtre de J M Piemme organise la rébellion de ceux qui subissent », souligne le metteur en scène Sébastien Bournac.

4 janvier 2017

20 minutes

Sarah Authesserre

MORDRE OU NE PAS MORDRE

Une belle fable vengeresse

Dans *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, le metteur en scène Sébastien Bournac s'en donne à cœur joie. À coups d'insolence, de satire et de fantaisie, il croque à pleines dents le mensonge de ceux qui nous gouvernent, l'hypocrisie, le cynisme des puissants, les administrations kafkaïennes... Pourquoi? « Parce que nous ne pouvons rester là sans rien faire. Et que, parfois, mordre peut avoir du bon. Au moins celui de nous sortir de nos torpeurs, de réaffirmer notre urgence de vivre et notre nécessité d'exister par le combat. » Ça au moins, c'est dit...

Satire à vue

D'un côté un homme, ou plutôt une vieille carcasse qui vit comme un chien. Mal rasé, mal léché, ce portier d'un grand hôtel habite à côté d'une bretelle d'autoroute. Il n'attend plus rien de la vie, surtout depuis que les services sociaux lui ont retiré sa fille de 8 ans. De l'autre, un chien errant aussi philosophe que cynique et qui est doté de la parole. L'ambiance pourrait être lourde. Au contraire, elle est virevoltante, espiègle et ces deux là vont forcément finir par...

Décembre 2016

INTRAMUROS

Sarah Authesserre

DRAME BOUFFON

Sébastien Bournac reprend au Théâtre Sorano sa mise en scène de la pièce de Jean-Marie Piemme.

Écrite en 2008, «Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis» est une pièce du dramaturge belge Jean-Marie Piemme. Quelques mois avant son arrivée à la direction du Théâtre Sorano, Sébastien Bournac en avait signé une mise en scène avec les acteurs Régis Goudot et Ismaël Ruggiero, et la présence sur le plateau du percussionniste Sébastien Gisbert. Le spectacle est repris aujourd'hui au Théâtre Sorano : *Dans "Dialogue d'un chien", il y a de la mélancolie chez ce portier solitaire en plein drame social. Sauf qu'il rencontre un chien qui parle et que, tout d'un coup, la fantaisie prend le pas sur le drame, à la manière des comédies d'Aristophane et de Dario Fo. On peut rendre le drame bouffon sans rien perdre du dramatique et en gagnant en plus la comédie*, assure le metteur en scène.

Selon Jean-Marie Piemme, *misère, pauvreté, précarité, exclusion devraient être des tares inacceptables pour des sociétés comme la nôtre. Face à ce foyer d'injustice, il me semblait que le théâtre, à sa façon, devait prendre position. Mais je ne souhaitais pas touiller dans la marmite compassionnelle ou souffler sur la mauvaise conscience de quiconque. J'ai donc voulu écrire dans une perspective tonique, loin de la plainte. Par tempérament, au cri dénonciateur, je préfère la lucidité du rire. D'où mon idée de mettre face à face un portier de grand hôtel qui n'arrive plus à nouer les deux bouts, et un chien errant qui se cherche un foyer. Grandes gueules l'un et l'autre, Portier et Chien s'affrontent. Ils se combattent d'abord, ils s'aident ensuite, mais la joute verbale ne s'épuise pas pour autant*, termine l'auteur. Sébastien Bournac avoue : *Je crois que c'est un spectacle enthousiasmant et qui incarne l'énergie du théâtre populaire d'aujourd'hui que j'ai envie de voir dans cette salle.*



16 février 2016

LA DÉPÊCHE DU MIDI - Aveyron

[Anonym.]

UN RENDEZ-VOUS ENTRE POÉSIE ET ÉMOTION

«Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis» sera le prochain spectacle de théâtre programmé dans le cadre des coaccueils de la ville de Millau et de l'ASSA ATP.

La représentation, prévue le mardi 16 février, à 20 h 45, sera un rendez-vous atypique entre poésie et émotion.

Prince, le chien sans niche fixe, cherchait à se caser. Sur sa route, ou plutôt bretelle d'autoroute, il a croisé Roger, portier d'un hôtel de luxe mais vivant dans la précarité de sa caravane. Plutôt que de jeter les crocs dans sa main, il a jeté son dévolu sur ce triste misanthrope, blasé, et a voulu faire de lui son compagnon.

Et de cette rencontre de fortune - plus que d'infortune - naît une tendresse progressive entre un pitbull humain et un chien pas si cabot,

roublard et plein de ressource, philosophe à ses heures.

Sur la scène, ces deux-là ont appris à mieux se connaître, à ronger leur os chacun de leur côté, à lécher leurs plaies et leurs peines, et finalement se sont apprivoisés. La férocité joyeuse de Jean-Marie Piemme fait mouche dans cette fable mordante.

À mesure que l'homme grogne, montre les dents et ploie sous le poids du désenchantement et du cynisme, son nouvel ami le (re)dresse. Dans cette fable mordante, les mots claquent, les noms d'oiseaux - et de chiens - tonnent. Une fable où, décidément, le chien demeure le meilleur ami de l'homme.

Après le spectacle, une rencontre avec Sébastien Bournac, metteur en scène de la compagnie, sera programmée.

18 janvier 2016

LA DÉPÊCHE DU MIDI - Cahors

UN TEXTE ACERBE ET DES COMÉDIENS AU DIAPASON



Les dialogues d'un chien furent aussi visuels, sonores et percutants

Alors que le théâtre de Cahors se remplit doucement et que les spectateurs s'installent en ce jeudi soir pluvieux, les interprètes de la pièce «Dialogue d'un chien avec son maître» sont déjà sur scène. Les trois compères de la Cie Tabula Rasa «s'échauffent», entament des pas de danse saccadés, tapent sur les longs tubes des échafaudages avec de vieilles espadrilles, tout cela en cadence. Dans un décor dépouillé et quelque peu miteux [vieux sofa décati, boîtes de conserve éparses, lustre pendouillant relique d'un passé glorieux révolu], tout concourt à donner une impression de misère et d'abandon. Puis soudain, l'his-

toire démarre et pendant 1h 50, les comédiens alterneront longs monologues, dialogues «aboyés», confidences, révoltes et apitoiements. Plusieurs intermèdes musicaux, avec un Sébastien Gisbert virevoltant aux percussions, viendront illustrer certaines parties ou concourir à créer une ambiance de rébellion.

Cette pièce de Jean-Marie Piemme fait la part belle aux comédiens en leur mettant en bouche des dialogues savoureux sur fond de satire sociale. Affublé de plusieurs masques successifs de chiens, Ismaël Ruggiero, qui «aurait bien voulu être Croc Blanc ou Milou», multiplie les facéties sur scène et se permet quelques imitations de nos

deux derniers présidents de droite. Il cherche à amadouer le revêché et désenchanté Régis Goudot, portier d'un palace, en proie à une déchéance morale et physique. Dans sa façon de jouer et son phrasé, sa gouaille et sa présence sur scène, il fait parfois penser à feu Michel Simon. Régis campe ce personnage de père à qui l'on a retiré la garde de sa fille et cherche à la récupérer avec l'aide du toutou, malgré lui. Fortement apprécié par le public très nombreux, certains spectateurs se sont même levés pour applaudir longuement le trio à la fin de la représentation.

14 janvier 2016

LE PETIT JOURNAL édition Lot

GIV

LA CIE TABULA RASA S'INVITE

En cette soirée du Jeudi 7 janvier maussade et pluvieux les spectateurs remplissent lentement la salle étonnés et cherchant en vain le traditionnel rideau de scène... inexistant. Les comédiens de la compagnie toulousaine Tabula Rasa sont déjà sur scène pour interpréter la pièce de Jean Marie Piemme « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis » mise en scène par Sébastien Bournac, récemment nommé par la Mairie de Toulouse, Directeur du Théâtre Sorano, allées Jules Guesde. Ce dernier a pris ses fonctions le 1^{er} janvier 2016

Une mise en scène peu commune. Les comédiens sont déjà en place et s'échauffent déjà dans un décor délabré miteux, misérable et délabré. Les trois comédiens tapent en cadence sur des longs tubes de métal, esquissent des pas de danse, s'échauffant au milieu de vieilles boîtes de conserves vides, gisant sur le sol près d'un canapé vétusté, sous un lustre à pampilles révélant un passé déchu et révolu. Une misère totale trône sur scène. C'est l'histoire de deux hommes, c'est la

rencontre d'un homme et d'un chien. Le premier, Régis Godot, est un ancien portier d'un hôtel de luxe - à qui l'on a retiré sa fille. Il vit dans une grande misère, une caravane en bord de route, le second, Ismaël Ruggiero cabriole devant les bagnoles... porte parfois un masque de chien. Il cherche à faire « ami-ami » avec le portier désenchanté, déprimé moralement et déchu de sa prestance physique. Sa voix de gouape répond aux aboiements du chien qui pourrait s'appeler Croc Blanc. Peu à peu l'homme apprivoise le chien et cherche à s'en servir pour récupérer sa fille. À la fin c'est le chien qui se drape souriant, dans un plaid sur le canapé vétuste.

Un public très nombreux et très satisfait a longuement applaudi les comédiens, certains spectateurs ont amorcé une « standing ovation »... méritée. Sébastien Bournac organisait ensuite un bord de scène avec une trentaine de personnes qui ont échangé à leur guise avec le metteur en scène et les comédiens. Sébastien Bournac, modeste n'a pas révélé sa brillante nomination.



11 Novembre 2015

LES TROIS COUPS (lestroiscoups.fr)

Bénédicte Soula

ATTENTION PIÈCE MÉCHAMMENT POPULAIRE...

La création de Sébastien Bournac avait été programmée au Sorano avant même de savoir que ce dernier serait le nouveau directeur du théâtre (à partir de janvier). C'est dire si ce « Dialogue d'un chien avec son maître... » était attendu au tournant. Finalement, le retour en ces lieux d'un vrai théâtre d'acteurs et celui, plus apprécié encore, du comédien Régis Goudot sur les planches du Sorano, est l'avant-goût savoureux d'un menu qu'on a hâte de découvrir.

C'est l'histoire d'un homme qui vit comme un chien, rongant son frein dans la solitude d'une caravane. C'est l'histoire d'un chien errant à qui il ne manque plus rien pour être le reflet de l'homme puisqu'il a la parole. Aussi, quand ils se rencontrent, un matin comme un autre, que se disent-ils ? Des récits d'humanité, bien sûr. D'humanité abîmée, blessée, meurtrie au quotidien par les injustices sociales, les humiliations de classe, les saloperies diverses et variées que seul l'homme est capable de faire subir à son prochain, dédouané par son génie, sa sagesse et son esprit sans égal dans l'univers. Bref, l'homme est un loup pour l'homme, on le savait. Il l'est quelquefois aussi pour le chien, compagnon d'infortune embarqué malgré lui dans la grande marche désespérée du monde.

De ce texte, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, on aurait pu craindre du normalien Bournac qu'il ne retienne que l'essence philosophique, se régaland de toutes les références aux Lumières annoncées dans le titre, poussant les murs de la pensée, et jouant au sémiologue fou, excité par tout ce qu'un échange mi-humain mi-canin ouvre comme interprétations gigognes... en oubliant finalement un peu le théâtre.

Il nous prouve ici le contraire. L'espièglerie générale, la légèreté des mots sous l'épaisse noirceur des thèmes abordés (un peu comme chez Caubère, programmé juste avant dans la saison), l'ironie toute belge de l'auteur Jean-Marie Piemme, gangue nécessaire pour la crasseuse tristesse et la cruauté des personnages, voilà ce qui semble d'abord avoir enchanté le metteur en scène, au point d'offrir à ses acteurs un beau morceau de tragi-comédie, à partager avec le public.

Le retour de Régis

Et le public se délecte. Du personnage de Roger d'abord : portier âgé mal léché, barbu et fagoté, auquel les services sociaux ont retiré sa fillette de 8 ans. Un bel os à ronger pour Régis Goudot, peu coutumier

des rôles de vieilles carcasses. Rappelez-vous : *Don Juan*, *Cyrano*, *Rimbaud* ou *le Frigo* de Copi : que des êtres sautillants, aériens, en mode séduction, bien loin de ce vieux bougon au pas lourd, à la voix rauque, et aux gestes plombés par la lassitude. Il y a quelque chose de touchant, et même de bouleversant, à découvrir le comédien crédible dans ce registre, vieilli pour les besoins du rôle, face à celui qui incarne désormais le « jeune virevoltant ».

Lui s'appelle Ismaël Ruggiero. Il est le cynique nommé Prince, chien philosophe qui dort non dans un tonneau, mais dans des poubelles en laiton. Son jeu, construit en opposition à celui de Me Goudot, nous ramène à toute une tradition du théâtre populaire, réveillant les piroquettes d'un Arlequin facétieux ou les leçons du valet finaud chez Molière. La rencontre des deux est jubilatoire et rappelle le face-à-face Laurent Pérez-François-Xavier Borrel dans *l'Apprenti*, déjà mis en scène par Bournac, en 2012. On y goûte le même plaisir des comédiens à se partager un bout de plateau, dans la tendresse d'une amitié naissante, mais aussi dans la détresse d'une altérité encombrante. Car on dira ce qu'on veut : au théâtre comme ailleurs, le jeu a besoin du nous. De sa complicité comme de sa rivalité.

Un théâtre « élisabéthain » tourné vers le public

Et puis, il y a ce masque de chien qu'Ismaël promène avec lui répondant à la livrée de portier de Régis : deux instruments d'un théâtre de tradition fichés dans la plaie d'un texte écrit en 2008. Si l'on y ajoute une pincée de baroque (le lustre au-dessus du canapé défraîchi), un zeste de cinéma années 50 (l'enseigne lumineuse « Home » fixée au chambranle du décor), les séquences d'imitation (Sarkozy, Chirac, pourquoi pas Hollande ?), références à un genre scénique très populaire aujourd'hui, et la bande-son livrée par l'excellent batteur Sébastien Gisberg offrant un goût de métal à cet ensemble entre le paradoxal et le fantaisiste, on obtient ce « théâtre populaire d'aujourd'hui » que Bournac appelle de ses vœux. Un théâtre « élisabéthain » tourné vers le public, mais privilégiant les écritures actuelles, un théâtre dirigé tout entier vers l'acteur mais sensible aux engagements des auteurs. Un théâtre de synthèse entre l'Histoire et le contemporain, qui traite de sujets délicats dans la complicité et pas dans l'affrontement. Et pour l'instant, entre la Danse du diable de Philippe Caubère et ce Dialogue à la sauce Bournac, c'est un sans-faute dans la saison 2015-2016.



6 Novembre 2015

LA DÉPÊCHE DU MIDI

Nicole Clodi

LE CHIEN ABOIE, LA CARAVANE S'ARRÊTE...

Avec un titre pareil, il fallait s'attendre à une pièce incisive. «Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis», de Jean-Marie Piemme, ne nous laisse pas sur notre faim. Elle a de quoi se faire les dents. Dialogues truffés d'insolence, mais aussi de frustration, colère, roublardise, renoncement, rage, insoutenable poids des choses qui peut aussi se transformer en légèreté : c'est assaisonné, servi brûlant et il y a en a pour tous les goûts.

L'histoire ? Dans une caravane, dans un no man's land de bord d'autoroute préfiguré par un décor de broc et de ferraille, avec le mot «Home» sur plombant le tout, vit Roger, portier dans un hôtel de luxe, revenu de tout et surtout de lui-même. Et triste parce qu'il a perdu la garde de sa petite fille. Face à lui, ou plutôt tournant autour de lui comme un autour d'un bel os à ronger, un chien. Malin, roublard qui parle (on est au théâtre) et qui pour l'appivoiser va le prendre par la bande, en l'incitant à récupérer sa petite-fille. Le combat est âpre

et amer. La joute oratoire tendue. Au fond, chacun veut apprivoiser l'autre mais l'homme ne le reconnaît pas, il ne veut pas d'ami. Il n'est plus tout à fait homme, il a quitté la meute des humains. Le chien, lui, est l'homme des deux : il a de la suite dans les idées, ne lâche pas le morceau...

Deux caractères, deux attitudes deux oppositions, servis par deux comédiens, au jeu différent, collé au personnage. Régis Goudot, le portier, incarne la colère, l'aigreur, le renoncement. Son geste sait se faire violent, sa voix, aux intonations pourtant douces, carnassière. Les adresses au public sont nombreuses comme dévoilant de face son côté obscur. Ismaël Ruggiero est le chien, vif, roublard, lucide, souple, le regard aussi malin que la répartie, poussé par la porte, revenant par la fenêtre... Troisième personnage de la pièce, le percussionniste Sébastien Gisbert, époustouflant de virtuosité et de précision et dont la musique, plus encore qu'un gong, marque chaque round de ce match ou il n'aura pas de vaincu. Frappant et mordant.

4 Novembre 2015

20 MINUTES - Toulouse

Eric Dourel

QUI MORDRA, VIVRA

Avec un titre de pièce pareil on se dit que ça va être compliqué pour eux. En fait pas du tout, déjà parce que le contenu de cette fable est limpide : la rencontre d'un homme, portier désabusé d'un grand hôtel, qui vit dans une caravane, et d'un chien casse-cou, pas mal roublard, qui a une spécificité : il parle. À tel point qu'on finit par se demander le quel des deux est l'homme tant ce dernier est à la dérive et lequel est le chien tant celui-ci mélange finesse d'analyse et rage de vivre.

Royales canines

Dérives et manquements de la classe politique, cynisme, mensonges, sécurité, société de consommation, opulence des uns, précarité des

autres... Autant de sujets qui vont être passés à la moulinette par nos deux compères. Lesquels, Régis Goudot et Ismaël Ruggiero, deux mordus de théâtre, vont démonter un à un les mécanismes des pouvoirs qui régissent notre quotidien, et par ricochet les dénoncer dans toutes les largeurs.

Ce théâtre-là organise la rébellion de ceux qui subissent. « Il change la vie et venge symboliquement, parce que nous ne pouvons pas rester là sans rien faire » justifie Sébastien Bournac, metteur en scène et scénographe. Plus qu'une pièce, voilà une belle satire sociale.



3 Novembre 2015

LA DÉPÊCHE DU MIDI

A. H.

BOURNAC : ÇA VA MORDRE AU SORANO

«Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis», tel est le nom surprenant d'une pièce signée Jean Marie Piemme et mise en scène par Sébastien Bournac, le nouveau directeur du Sorano.

Un chien cherche un maître d'adoption et jette son dévolu sur Roger, portier désabusé d'un grand hôtel. Roger vit tout seul dans sa caravane depuis que les services sociaux lui ont retiré la garde de sa fille. L'animal prend plaisir à provoquer le portier pour le réveiller de sa torpeur. Mordre pour mieux éveiller les consciences, voici donc le leitmotiv de ce duo clownesque et bancal fonctionnant dans une inversion totale des rôles... Démarrant ce soir mardi au Sorano, «Dialogue d'un chien avec son maître...» est une belle entrée en matière pour Sébastien Bournac au Sorano, avant sa prise de fonctions du lieu en tant que directeur.

Avec ce «Dialogue d'un chien avec son maître», vous donnez en quelque sorte un avant-goût de ce que vous voulez faire dans ce théâtre...

C'est une chance d'arriver au Sorano avec ce spectacle qui incarne l'énergie du théâtre populaire d'aujourd'hui. Énergie que j'ai envie de voir dans cette salle. On va faire du théâtre, défendre la poésie, le théâtre de parole. Celui qui crée un juste équilibre entre la fiction et le temps de la représentation, qui parle au spectateur ! J'ai une haute idée de ce que peut le théâtre : un théâtre rassembleur qui réjouit les cœurs, donne de l'énergie, construit la vie... Un théâtre inscrit dans le monde d'aujourd'hui. Un théâtre de résistance à l'époque, à la dureté des temps ! Le Sorano est un lieu magnifique dont j'aimerais faire un lieu emblématique du théâtre du XXI^e siècle. J'ai rêvé un projet pour ce théâtre. Je veux mettre en scène sa vie.

Vous dites : «Je suis un joueur». Comment faut-il comprendre cette proclamation ?

Je trouve qu'on ne joue pas assez dans le théâtre contemporain. J'aime jouer avec les acteurs, avec les spectateurs... Le public doit être acteur de ce théâtre ! Vis-à-vis des spectateurs, ça passe par le désir. Et ce désir, il faut le susciter en bousculant tout ce qui est institutionnalisé. En proposant au public de venir réentendre certains textes fondateurs aussi bien que des textes nouveaux, en allant à la rencontre d'artistes et de troupes jamais programmés à Toulouse et en les invitant à venir travailler avec des comédiens d'ici. Il n'y a pas que TG Stan en Belgique ! En ce moment, je m'intéresse par exemple au collectif théâtral Transquinquennal. Je suis également proche de metteurs en scène québécois. Je m'intéresse à d'autres issus du Bassin Méditerranéen. Je découvre également les compagnies ancrées dans la nouvelle grande région. Je veux que ce théâtre déborde !

Quelles sont les caractéristiques de la mise en scène du «Dialogue d'un chien» ?

Cette pièce a été jouée quelque 230 fois en Belgique. J'ai fait une contreproposition. J'avais envie depuis longtemps de travailler sur une farce politique, sur une fantaisie théâtrale, contrairement à mes habitudes. Là c'est une pièce sombre mais sublimée par l'énergie du jeu. Jean-Marie Piemme voulait écrire une pièce sur la pauvreté. Il s'est rendu compte qu'il n'aboutissait qu'à des clichés. La lumière est venue quand il a introduit le chien dans le jeu. Cet étrange dialogue n'est en fait que prétexte à dénoncer la lourdeur de l'administration, l'incurie des politiques, la logique économique qui écrase l'individu. J'espère que sa joyeuse rage sera contagieuse et salutaire pour tous.

3 Novembre 2015

DIRECT MATIN - édition Toulouse

DRÔLE DE DIALOGUE ENTRE UN HOMME ET UN CHIEN...

Ce qui marque dans cette nouvelle pièce de Jean-Marie Piemme présentée au théâtre Sorano, c'est ton titre interminable : *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*. Mais ne vous en faites pas, ce titre à rallonge est loin d'être synonyme d'ennui.

Cette pièce jouée par la compagnie Tabula Rasa raconte l'histoire d'une rencontre improbable : celle d'un chien qui parle, casse-cou et plutôt roublard qui déboule dans la vie de Roger, portier désabusé d'un grand hôtel qui vit seul dans sa caravane depuis que les services sociaux lui ont retiré la garde de sa fille.

Ensemble, avec beaucoup de lucidité, d'insolence et de fantaisie, ils

regardent le monde, s'éprouvent méchamment et s'approprient, et surtout retrouvent, même en plein marasme, l'urgence d'exister.

Force satirique

À travers cette pièce, Jean-Marie Piemme retrouve la force satirique d'un théâtre qui révèle la véritable nature des rapports de force et démontre les mécanismes des pouvoirs qui règlent notre quotidien. Dans une société en panne, il fait entendre une parole jubilatoire qui se joue joyeusement du mensonge des gouvernants, de l'hypocrisie et du cynisme des puissants. Un moyen de prendre sa revanche par le théâtre sur les injustices et les désordres du réel.



Novembre 2015

Cultures-Toulouse.fr

SÉBASTIEN BOURNAC, FARCE ET ATTAQUE AU SORANO

Du 3 au 7 novembre 2015. Sébastien Bournac met en scène Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis, de Jean-Marie Piemme au Théâtre Sorano, dont il prendra la tête en janvier 2016. La rencontre d'un homme et d'un chien, certes, mais surtout un « théâtre de l'attaque et de la riposte », une farce sur la violence de notre monde et sur l'urgence à vivre, coûte que coûte.

Sébastien Bournac prendra en janvier 2016 la direction du Théâtre Sorano, Pour l'heure, c'est en bord de scène qu'il se trouve. Après Music Hall, mis en scène sur les planches des allées Jules Guesde, le metteur en scène de la compagnie Tabula Rasa met en scène Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis. Un sublime texte de Jean-Marie Piemme. « J'écris un théâtre de l'attaque et de la riposte » dit-il lui-même dans une nécessité d'écrire face à la violence du monde autant que l'urgence de vivre. Une satire sociale sur le mode de la farce, ancré dans un XXI^e siècle de tourments.

Sur scène, deux comédiens, l'impressionnant Régis Goudot et Ismaël

Ruggiero, incarnés, touchants, justes. Le premier est Roger, englué dans son quotidien sans ambition, portier de son état, vivant dans une caravane dans laquelle il porte la douleur d'avoir perdu la garde de sa fille. Le second est un chien. A cela il faut ajouter le jeu de percussions de Sébastien Gisbert.

Un duo en point de départ pour explorer en profondeur et sans pincette les rapports de forces et les enjeux de pouvoir, la mécanique du dominant face à l'opprimé, et vice-versa.

Mensonge, hypocrisie et cynisme de la puissance, urgence environnementale, indifférence généralisée...cela ne vous rappelle rien? C'est une effroyable actualité que Jean-Marie Piemme distille là, dans sa guerre déclarée à l'injustice. Une salvatrice leçon de vie, car il y a urgence à vivre.

A la mise en scène, Sébastien Bournac, reste fidèle à sa ligne conductrice (*L'Apprenti, La mélancolie des barbares*) : porter le texte, être dans le vrai et parfois dans sa dureté, parler au spectateur - vraiment. Dans la lignée de ses compagnonnages à Rodez ou à l'Espace Bonnefoy de Toulouse, il prouve encore que c'est avec ce spectateur que se fait le théâtre.

29 octobre 2015

CULTURE 31 (blog.culture31.com)

Sarah Authesserre

LA MÉLANCOLIE DES DIRECTEURS

Avant de prendre dès janvier les rênes du Théâtre Sorano, Sébastien Bournac y présente sa mise en scène de « Dialogue d'un chien avec son maître », pièce de Jean-Marie Piemme. Entretien.

Vous avez tissé des liens avec des auteurs contemporains, comme Daniel Keene ou Koffi Kwahulé, à qui vous avez commandé des textes. Quel est le lien qui vous lie à Jean-Marie Piemme, l'auteur de « Dialogue d'un chien avec son maître, sur la nécessité de mordre ses amis » ?

Sébastien Bournac : « La pièce a été écrite en 2008 et créée par Philippe Sireuil, metteur en scène belge. Ce spectacle a beaucoup tourné en France, notamment dans la région. Je ne l'ai pas vue à l'époque mais j'ai lu la pièce par curiosité, et j'ai vraiment été séduit par l'écriture de Piemme. J'ai fait une lecture de la pièce à Rodez, où j'étais en résidence. Après avoir conçu et mis en scène le spectacle d'inauguration du Grand Théâtre d'Albi, je suis parti en vacances dans le désert marocain avec cette seule pièce. C'est d'abord le désir de travailler avec les acteurs, dont Régis Goudot, qui m'a ramené vers cette pièce. Quand je travaille sur une œuvre, je suis très curieux de rencontrer l'auteur : je suis allé voir Jean-Marie Piemme en Belgique. Il vit à Bruxelles, il

a 70 ans et a écrit une soixantaine de pièces. C'est quelqu'un de très important mais il n'est pas très connu en France. Il a vu le spectacle à Albi et sera présent à Toulouse pour une rencontre avec le public, avant la représentation au Sorano, le 4 novembre. L'histoire est en train de s'écrire avec lui : je lui ai passé commande du prochain texte que je mettrai en scène. Comme toujours, c'est une histoire qui se développe avec les auteurs. J'aime les auteurs et ils auront dans cette maison une place particulière. »

Qu'est-ce qui vous pousse en tant que metteur en scène à passer commande ?

« C'est très personnel. Depuis que j'ai découvert cette possibilité de la commande, que je l'ai exploitée, j'ai l'impression que mon acte de mise en scène est différent. J'ai l'impression d'entrer à chaque fois dans une aventure totalement inconnue. Il y a une grande prise de risque : les textes produits peuvent être plus ou moins heureux, correspondre plus ou moins à ce qu'on attend. Mais j'y ai pris goût, c'est comme une drogue ! Je maîtrise de mieux en mieux la commande : avec l'Australien Daniel Keene, l'éloignement, le problème de la langue et la médiation avec sa traductrice compliquaient les choses ; Koffi Kwahulé était venu travailler avec le groupe d'adolescents pour lequel il avait écrit



«la Mélancolie des barbares» ; avec Piemme, nous échangeons des mails trois fois par semaine en ce moment, c'est donc un vrai dialogue. Je lui ai passé une commande très précise, et je fais confiance à son intelligence dramaturgique. J'ai envie qu'il intervienne dans le processus de répétitions : il va livrer une première mouture du texte dont on s'emparera avec les acteurs, puis il sera modifié à partir des acteurs. C'est pour moi un acte total de création, j'aime ces aventures là. Avant de passer cette commande à Piemme, je lui ai fait lire le dossier de candidature pour le Sorano en lui précisant que ce serait peut-être ma première création pour ce théâtre afin qu'il sache dans quel contexte et dans quel esprit cela se fera. Ce qui est intéressant, c'est qu'il n'y a pas d'opposition entre le geste du directeur et le geste du metteur en scène. Mais je n'ai pas envie d'être un directeur. Je serai un metteur en scène qui dirige un lieu et qui dialogue avec d'autres artistes. Quand je rencontre des artistes, je parle avec eux de l'endroit où je suis, c'est-à-dire la mise en scène, avec ma sensibilité, et je vois dans leur projet ce qui peut me toucher ou pas. »

Vous semblez avoir une prédilection pour les rencontres improbables ou difficiles dans vos pièces. Est-ce qu'elles sont sources des meilleures histoires ?

«Dans «l'Apprenti», la rencontre se construit dans l'altérité. Une des thématiques qui me touche le plus aujourd'hui est la question de l'altérité. Sans doute dois-je me sentir très étranger au monde dans lequel je vis pour revenir sans cesse dans ces situations complexes. Mais je crois que le réel n'est pas simple et j'aime ce qui jaillit des relations humaines. Même dans «la Mélancolie des barbares», avec tous les paradoxes du texte, dans la noirceur totale de cette pièce il y a quelque chose qui lutte. Pour moi, cette résistance doit être une métaphore politique de notre engagement dans le réel. J'ai envie que le théâtre soit un lieu de bataille. Avec «Dialogue d'un chien», j'ai l'impression que mon désir théâtral tourne peut-être le dos à la célébration de la catastrophe pour aller vers quelque chose de plus joyeux qui ne nie pas la catastrophe mais qui, dans sa forme, propose aux spectateurs quelque chose de plus constructif. C'est difficile de convoquer des spectateurs dans une salle de spectacle juste pour leur dire «regardez comment le monde va mal». Je crois même qu'il y a quelque chose d'un peu indécis à cela.»

Il y a tout de même beaucoup de mélancolie chez vous. De la solitude aussi...

«Je suis quelqu'un de plutôt très joyeux ! Je suis sans doute très mélancolique. Dans «Dialogue d'un chien», il y a de la mélancolie chez ce portier solitaire en plein drame social. Sauf qu'il rencontre un chien qui parle et que, tout d'un coup, la fantaisie prend le pas sur le drame, à la manière des comédies d'Aristophane et de Dario Fo. On peut rendre le drame bouffon sans rien perdre du dramatique et en gagnant en plus la comédie.»

Qu'est-ce que cette nécessité de mordre ses amis ?

«Peut-être que cela fait écho à cette résistance dont je parlais. On peut parfois se complaire un peu trop dans la désespérance du temps, et rester enfermé dans une passivité. Et le dialogue – c'est-à-dire ce qui existe entre les deux personnages - génère tout à coup une énergie qui est bien plus forte que les névroses de l'un ou de l'autre. Je crois profondément à la communauté, à l'être ensemble. Même quand c'est compliqué, il y a quelque chose qui naît et qui doit nous réjouir. C'est pour cela que j'aime le théâtre. Je crois à la communauté théâtrale, je crois au risque, à l'inconnu, avec tout ce qu'il peut y avoir de raté. J'assume aussi les spectacles qui n'ont pas été complètement réussis, à côté desquels je suis un peu passé, mais ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas été importants dans mon parcours. Je suis ravi que le public découvre le travail du nouveau directeur du Sorano avec ce «Chien». Je crois que c'est un spectacle enthousiasmant, et qui incarne l'énergie du théâtre populaire d'aujourd'hui que j'ai envie de voir dans cette salle.»

Pourquoi avez-vous choisi de travailler de nouveau avec Régis Goudot que vous aviez déjà dirigé dans «Jardins d'incendies», au Théâtre Sorano ?

Je connais Régis en tant qu'acteur depuis sa collaboration avec Didier Carette. C'est un acteur magnifique, dont on sent la nécessité d'être sur le plateau. Il a engagé sa vie dans le théâtre. Il a une technicité incroyable, c'est une chance pour un metteur en scène comme moi de travailler avec des acteurs de cette puissance là. Il incarne finalement tout ce que je ne suis pas : il y a donc une complémentarité entre son incandescence scénique, son travail dans l'émotion, et la cérébralité que j'apporte. Il y a le chaud et le froid, c'est ce qui me plaît dans cette collaboration. «Jardins d'incendies» était sa première expérience après sa période Didier Carette. J'avais envie de l'entraîner dans une nouvelle aventure de théâtre. Cette maison, le Théâtre Sorano, est aussi la sienne. Nous continuerons à travailler ensemble tant que nous arriverons à réinventer notre relation dans le travail et le plaisir de partager.



7 février 2015

LA MONTAGNE

Marie-Edwige Hebrard

DE LA MORSURE NAÎT LA TENDRESSE

La compagnie Tabula Rasa a présenté « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis », au théâtre, jeudi.

Ça aurait pu se jouer à une pièce qu'il aurait lancée en l'air. Pièce qu'il n'avait pas dans sa fourrure ! Mais de toute façon sa décision était déjà prise... alors il est resté.

Prince, le chien sans niche fixe, cherchait à « se caser ». Sur sa route, ou plutôt bretelle d'autoroute, il a croisé Roger, portier d'un hôtel de luxe mais vivant dans la précarité de sa caravane. Plutôt que de jeter les crocs dans sa main, il a jeté son dévolu sur ce triste misanthrope, blasé, et a voulu faire de lui son compagnon.

Et de cette rencontre de fortune - plus que d'infortune - naît une tendresse progressive entre un pitbull humain et un chien pas si cabot,

roublard et plein de ressource, philosophe à ses heures.

Sur la scène du théâtre d'Aurillac, jeudi soir, ces deux-là ont appris à mieux se connaître, à ronger leur os chacun de leur côté, à lécher leurs plaies et leurs peines, et finalement se sont apprivoisés.

Une fable mordante

La férocité joyeuse de Jean-Marie Piemme fait mouche. À mesure que l'homme grogne, montre les dents et ploie sous le poids du désenchantement et du cynisme, son nouvel ami le (re)dresse. Dans cette fable mordante les mots claquent, les noms d'oiseaux - et de chiens - tonnent. Une fable où, décidément, le chien demeure le meilleur ami de l'homme.